

Centre spirituel du Châtelard
Homélie du 4^{ème} dimanche de Pâques (Année C)
Dimanche 12 mai 2019
Jean 10, 27-30.

Je suis le Bon Pasteur, le vrai berger : nous ne mesurons pas suffisamment ce que coûte à Jésus cette déclaration. Elle lui coûte la vie. De leur côté, Paul et Barnabé risquent eux aussi leur peau à parler comme ils le font, et *la grande épreuve* qu'évoque l'extrait de l'Apocalypse est celle de la vie qui rencontre la mort, et la traverse. C'est que les disciples de Jésus, les chrétiens comme nous, ont à passer là où passe *le vrai berger*... s'ils le suivent...

Il faut préciser à qui Jésus déclare ainsi qu'il est *le Bon Pasteur* : à des gens qui veulent sa peau et ne veulent pas l'entendre. La situation est à peu près celle d'un père qui dirait à son fils : 'je suis ton père'... Et le fils qui répondrait : 'je ne veux pas que tu le sois ; je ne veux pas de la vie que tu me donnes'. Quand Jésus dit, juste avant, *vous n'êtes pas de mes brebis*, il exprime non pas un rejet de sa part, mais le refus de ses frères juifs. C'est eux qui ne veulent pas être de ses brebis ! Ils ne veulent pas recevoir **de lui** la vie éternelle. Ils ne veulent pas croire que Jésus est UN avec le Père, l'auteur de la vie. Il en meurt.

Ce refus de la vie – pourtant déjà donnée puisque ses adversaires sont là devant lui à l'agresser- est proprement absurde, car pour refuser la vie, il faut d'abord l'avoir reçue, être vivant ! Ce don de la vie est premier, le refus de la vie ne peut venir qu'en second. Ce refus dresse la vie contre elle-même ; il utilise la vie contre la vie ! Une telle situation exprime un refus originaire, sans raison, qui se traduit dans une dissociation mortelle entre la chair et l'esprit, entre le corps et la pensée. C'est ce qui nous arrive quand nous gardons

notre vie pour nous : nous nous divisons à l'intérieur de nous-mêmes. Nous utilisons notre vie contre elle-même pour ne pas vivre de la vie de Dieu, dont nous vivons pourtant !

A notre insu, nous exprimons alors que nous ne voulons pas d'une vie qui nous est donnée par un autre, comme si nous pouvions nous donner la vie à nous-mêmes. Cela peut aller jusqu'à éprouver notre vie comme arrachée de force ou comme non méritée, comme si nous l'avions volée à quelqu'un et qu'elle ne nous appartienne pas vraiment. Et nous nous éprouvons alors comme rejetés par Celui-là même qui ne cesse de nous appeler ! Nous vivons tout à l'envers !

Il n'y a qu'une façon d'entrer et de demeurer dans la vie – qui ne peut être qu'éternelle -, c'est de consentir à écouter la voix de Celui qui nous la donne comme étant sa propre vie. Tout enfant écoute la voix de sa mère, puis de son père, qui témoignent ainsi de sa vie continuée lorsque le cordon ombilical est coupé après la naissance. La voix des parents prend le relais du cordon et répond de la vie de l'enfant à l'air libre de l'Esprit : « mes brebis écoutent ma voix... je leur donne la vie éternelle ».

Le combat qui oppose Jésus à ses frères se poursuit en nous quand nous nous enfermons dans notre jugement propre sur nous-mêmes, sur les autres, sur l'Eglise et sur Dieu. Car découvrir que nous ne sommes pas seulement engendrés dans la chair, mais aussi dans l'Esprit qui la fait vivre, suppose de faire confiance à la parole de Jésus qui nous dit chaque jour : personne ne t'arrachera de ma main, je te connais et je t'aime. Tu es de mes brebis. Croire cette parole nous fait entrer dans la joie de Dieu et du Bon Pasteur.

Mais n'oublions jamais d'où vient cette joie - avant de nous plaindre de ne pas l'éprouver : elle vient du consentement à donner notre vie

pour que d'autres vivent, comme le fait Jésus, comme Paul et Barnabé, comme les bienheureux de l'Apocalypse qui ont connu *la grande épreuve*. Avec eux, nous engendrons le monde nouveau.

Michel KOBİK, jésuite